Norois

Environnement, aménagement, société

211 | 2009/2

Eau, pêche, tourisme rural, conflits d'usage

Sur l'histoire de *Norois* (1954-2008), revue géographique de l'Ouest et des pays de l'Atlantique Nord

About the history of Norois (1954-2008), geographical journal of Western and North Atlantic Countries

Jean Soumagne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/norois/2904>

DOI : 10.4000/norois.2904

ISBN : 978-2-7535-1559-8

ISSN : 1760-8546

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 67-79

ISBN : 978-2-7535-0937-5

ISSN : 0029-182X

Référence électronique

Jean Soumagne, « Sur l'histoire de *Norois* (1954-2008), revue géographique de l'Ouest et des pays de l'Atlantique Nord », *Norois* [En ligne], 211 | 2009/2, mis en ligne le 28 octobre 2009, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/norois/2904> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/norois.2904>

Note

**SUR L'HISTOIRE DE NOROIS (1954-2008),
REVUE GÉOGRAPHIQUE DE L'OUEST ET DES PAYS DE L'ATLANTIQUE NORD**

JEAN SOUMAGNE

CARTA – UMR 6590 CNRS ESO

(Université d'Angers),

11 boulevard Lavoisier – 49000 ANGERS, France

jean.soumagne@univ-angers.fr

Voici plus d'un demi-siècle naissait une des principales revues francophones de géographie, à partir d'une base multirégionale et avec l'ambition, au-delà de l'Ouest de la France, de s'intéresser au domaine du Nord-Ouest européen, aux différents pays riverains des mers bordières de l'Atlantique Nord, à l'espace océanique, aux domaines arctiques. Paul Fénelon a relaté comment fut choisi, en partie à son initiative, le titre de *Norois*, en référence à la fois au « *Norouet, le vent de nord-ouest des marins bretons* » et, par le prisme de Leconte de Lisle dans « La mort de Sigur », aux « *Norrains, hardis monteurs de nef* » qui découvrirent et parcoururent ce vaste domaine de l'Atlantique Nord (Fénelon, 1987, p. 13). Rappelons également que le sous-titre retenu n'était pas sans évoquer les titres d'autres revues dites régionales de géographie et que l'espace considéré était pour partie couvert par le traité de l'Alliance Atlantique.

Un démarrage tripolaire

Cette naissance de *Norois* en 1954 obéissait à une double logique. Il s'agissait en premier lieu de créer un organe de diffusion des sciences géographiques dans l'Ouest français alors que d'autres régions en disposaient déjà à l'échelle soit d'une grande région, comme par exemple la *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest* créée par Daniel Faucher en 1930, soit d'une région très peuplée comme pour la *Revue de Géographie de Lyon* née en 1925 ; ce quadrillage du territoire national par une demi-douzaine de revues laissait des « vides », dont le Grand Ouest et le Centre-Ouest, et le Massif Central.

Une seconde motivation pour réaliser une revue résidait dans la volonté de fédérer les bulletins plus ou moins modestes qui préexistaient. En effet, dans le futur domaine de *Norois*, deux publications étaient éditées à Rennes et à Poitiers.

La première, intitulée *Chronique Géographique des Pays Celtes*, était en fait un extrait de la revue à dominante historique *Annales de Bretagne*. Sous la direction d'André Meynier, professeur à l'université de Rennes, elle rassemblait depuis 1942 des textes des géographes bretons (Maurice Le Lannou, Marcel Gautier, Pierre Flatrès, Michel Philipponneau) et des résumés de Diplômes d'Études supérieures ou d'autres notes rédigées par des étudiants et de jeunes chercheurs ; André Meynier signait lui même plusieurs articles et notes dans chaque livraison annuelle. Si des contributions sur les pays celtes des îles Britanniques apparaissent dès les premières Chroniques, c'est la Bretagne et ses marges (dont la Mayenne) qui occupent l'essentiel de la publication. Celle-ci compte de 30 pages (1942) à 70-80 pages dans les dernières années (73 pages en 1953). Un équilibre s'y manifeste entre géographie physique et géographie humaine et la diversité de la

Chronique s'accroît au début des années cinquante avec un mélange entre articles, simples notes, comptes rendus d'ouvrages. L'ampleur croissante permet même *in fine* de subdiviser la publication en rubriques thématiques.

Le second organe, intitulé *Bulletin du Groupe Poitevin d'Études Géographiques*, avait été fondé par Théodore Lefebvre (1889-1943), professeur à l'université de Poitiers, dans la continuité de l'association du même nom établie en 1939 ; celle-ci devait tenir des séances mensuelles d'information géographique et organiser des excursions. L'association, destinée à la fois aux étudiants et aux non-étudiants, témoignait d'une ouverture sur le monde extra-universitaire. Après la publication d'un premier numéro du Bulletin au début de 1940, très mince (14 pages) le Groupe dut ralentir puis interrompre ses activités, le professeur Lefebvre étant arrêté puis exécuté en Allemagne en 1943. Il fallut attendre 1949 pour que la publication reprenne sous la direction de Jean Robert. La refondation aboutit à diffuser un bulletin trimestriel qui fonctionnera pendant cinq ans. Chaque année de 120 à 180 pages sont ainsi éditées. Elles renferment des textes plus ou moins longs avec comme auteurs principaux les deux professeurs de géographie à la faculté des lettres de Poitiers durant la période 1949-1953 : Jean Robert et Paul Fénelon, ainsi que des articles et notes de professeurs du second degré en poste dans la Vienne, les Charentes, les Deux-Sèvres, mais aussi dans l'ancien Bas-Poitou, une section vendéenne du Groupe poitevin se réunissant régulièrement à La Roche-sur-Yon. Des étudiants rédigent également notes et articles. La géographie régionale tient une place nettement dominante dans ces pages avec une majorité sur le Poitou mais également quelques articles sur le Limousin (du ressort de l'académie de Poitiers) et sur la Touraine. Quelques articles généraux ou sur la France entière viennent s'ajouter à des comptes rendus d'ouvrages et à des notes pédagogiques.

Ainsi, les deux publications rennaise et poitevine, quoique d'origine et de nature un peu différentes, préfigurent la revue *Norois* par l'extension du domaine d'étude à l'ensemble de l'Ouest et du Centre-Ouest de la France, par l'ouverture au monde britannique, par la structure composée de textes originaux, « de fond », de notes d'actualité ou issues de travaux d'étudiants, de comptes rendus. Au total les « ingrédients » pour constituer une revue scientifique étaient bien présents au début des années cinquante.

Les pères fondateurs

Cinq personnes ont joué un rôle décisif dès l'origine de la revue : les trois directeurs des Instituts de géographie de Poitiers, Rennes et Caen : Jean Robert, André Meynier, René Musset et deux Poitevins d'adoption, Paul Fénelon, chargé d'enseignement puis professeur à Poitiers, Jean Pitié, professeur à l'École normale d'instituteurs de la Vienne, ensuite professeur à l'université de Poitiers. A cette cohorte fondamentale qui constitua l'équipe responsable de la publication dès sa fondation s'ajoutaient naturellement d'autres noms de spécialistes de l'Ouest et des milieux maritimes qui formèrent la première équipe scientifique de la revue et dont plusieurs jouèrent un rôle essentiel sur la durée, tels André Guilcher, André Journaux, ou encore Pierre Flatrès, Marcel Gautier, Charles-Pierre Péguay.

Jean Robert (Troyes, 15 octobre 1896, Poitiers, 9 juin 1978), après des études d'histoire et géographie à Dijon et Grenoble, obtient l'agrégation en 1923, puis entame une carrière de professeur de lycée à Tours de 1923 à 1945. À la suite de l'arrestation de Théodore Lefebvre il assure des cours comme chargé d'enseignement à la faculté des lettres de Poitiers où il est nommé maître de conférences en 1945 puis professeur titulaire de la chaire de géographie en 1947. Il avait soutenu en 1939 une thèse de doctorat d'État sous la direction de Raoul Blanchard sur *La maison rurale permanente dans les Alpes françaises du Nord. Étude de géographie humaine*, la thèse complémentaire portant sur *L'habitat temporaire dans les montagnes pastorales des Alpes françaises du Nord*. Ruraliste, spécialiste de géographie agraire, il s'inscrit dans la ligne fermement tracée au sein de l'École française de géographie par Raoul Blanchard et Albert Demangeon. Son activité pédagogique et scientifique fut essentiellement poitevine durant la suite de sa carrière, avec d'assez

nombreux textes sur Poitou-Charentes et la codirection d'un atlas. Il conserva la direction-gérance de *Norois* de 1954 à 1976. Affable, attentif et d'une grande courtoisie, Jean Robert était un homme de méthode qui consacrait beaucoup de temps aux relectures soigneuses sur le fond et la forme des articles soumis à *Norois* ainsi qu'aux diverses correspondances nécessaires au fonctionnement de la revue à laquelle il était très attaché. Son dévouement à *Norois* et son sens des responsabilités furent fondamentaux dans le maintien de la gérance au siège poitevin.

André Meynier (Angers 1901, Rennes 22 mars 1983), après des études d'histoire et géographie à Paris couronnées par le succès à l'agrégation en 1923, enseigna en lycée à Aurillac puis à Paris. Il fut nommé professeur de géographie à la faculté des lettres de Rennes en 1938 où il exerça jusqu'en 1972. Sa thèse de doctorat d'État soutenue en 1931 se composait d'un volume principal *A travers le Massif Central : Ségala, Levezou, Châtaigneraie* et d'une thèse secondaire *Les anciens glaciers du Massif Central (partie septentrionale)*. Les travaux publiés dans les années trente portèrent surtout sur le Massif Central tant en géomorphologie qu'en géographie rurale. À partir du début des années quarante, la majorité des travaux concernent le Massif Armoricaïn, et la part de la géographie humaine devient nettement dominante ; cependant des articles s'intéressent encore au Massif Central. Spécialiste de géographie agraire, le rôle d'André Meynier dans la direction et l'animation de la recherche à Rennes a été considérable et de longue durée. Le développement des travaux sur les paysages ruraux, sur les origines et les mutations des bocages sont de grande importance. Dans toute son action André Meynier considérait que « *recherche et production scientifique devaient être indissolublement associées à l'enseignement et à la pédagogie* » (Guilcher 1983, p. 175) ; en témoignent la grande importance attachée aux publications à caractère pédagogique et le rôle persévérant de rédacteur des Chroniques de Bretagne dans *Norois*, année après année.

A. Meynier jouissait dans la géographie française d'une place éminente et d'un prestige lié à sa grande activité et aux hautes qualités de ses travaux. Pour *Norois*, ce rayonnement incontesté fut précieux et l'aura du maître contribua non seulement à la prégnance de la revue en Bretagne mais aussi à la haute tenue des assemblées annuelles de ses comités.

René Musset (Melun, 30 septembre 1881, Caen 1977) était le doyen d'âge du trio des fondateurs de *Norois* puisqu'il avait 73 ans lors de sa création et entraînait alors en retraite. Ses études en classes préparatoires puis à l'École Normale Supérieure l'amènèrent à l'agrégation en 1905. Il avait bénéficié des enseignements de Paul Vidal de la Blache et de Lucien Gallois. Des enseignements en lycée puis au Prytanée de La Flèche précédèrent une nomination comme professeur de géographie à Rennes en 1919, puis à Caen en 1933 dont il fut doyen de la faculté des Lettres de 1937 à 1954.

Les travaux de René Musset comprennent une thèse de doctorat d'État soutenue en 1917 avec ses deux ouvrages : *Le Bas-Maine, étude géographique* pour le volume principal, *L'élevage du cheval en France* pour la thèse complémentaire. Comme beaucoup de géographes de sa génération René Musset travailla et publia tant en géographie physique (géomorphologie, climatologie) qu'en géographie humaine (géographie régionale, géographie rurale). René Musset vit sa production scientifique freinée par l'importance de ses responsabilités administratives, sans compter l'interruption liée à une longue déportation en Allemagne. Ayant amplement contribué à fonder *Norois*, il en devint directeur honoraire, cédant la direction active dès 1958 à André Journaux qui avait été son assistant à Caen. Son dernier article consacré à « La première carte des races bovines en France » parut dans *Norois* l'année de son décès (T. 24, n° 95 ter, p. 193-198).

Paul Fénelon (Trémolat, 14 janvier 1903, Bourg-la-Reine, 19 décembre 1993), d'abord élève d'École normale d'instituteurs puis instituteur en Dordogne, suivit des études de géographie à Bordeaux jusqu'au Diplôme d'études supérieures puis fut reçu à l'agrégation d'histoire et géographie en 1933. Professeur d'École primaire supérieure puis de lycée, il prépara une thèse de doctorat d'État sous la direction d'André Cholley soutenue à Paris en 1949. Il enseigna à la Faculté des Lettres de Poitiers de 1948 à 1963 puis à celle de Tours tout en étant chargé de cours à l'ENS de Fontenay-aux-Roses. La thèse principale : *Le Périgord, étude morphologique* et la thèse complémentaire : *Problèmes*

de structure agraire en Périgord témoignent dans leurs titres de la double orientation des recherches. Spécialiste internationalement reconnu des phénomènes karstiques, Paul Fénelon travailla longuement sur les structures et paysages agraires aboutissant au monumental *Dictionnaire d'histoire et de géographie agraire* (1991). Participant dès sa refondation au *Bulletin du Groupe Poitevin d'Études Géographiques*, il fut un des premiers artisans de la création de *Noroi* (Bouhier et Soumagne, 1994, p 202). Sa présence au long de la vie de la revue est très importante tant par les articles et les notes que par un nombre considérable de comptes rendus d'ouvrages dont il fut sans doute, avec André Meynier, l'un des plus importants rédacteurs. Tant comme premier secrétaire général que comme directeur régional, Paul Fénelon contribua fortement à l'orientation de la revue.

Jean Pitié (Béziers, 21 août 1922, Poitiers, 17 juillet 1993), après des études en École normale d'instituteurs puis à l'École normale supérieure de Saint-Cloud et à Poitiers, fut professeur à l'École Normale d'Instituteurs de Poitiers et au Centre de Formation des maîtres de cette ville de 1945 à 1962 tout en étant chargé de cours à la Faculté des Lettres. À l'issue d'un bref passage au CNRS, il est recruté comme maître-assistant à l'Institut de géographie de Poitiers puis nommé professeur en 1972.

Il avait soutenu une thèse de doctorat d'État sur *Exode rural et migrations intérieures en France. L'exemple de la Vienne et du Poitou-Charentes* dirigée par Jean Robert et publiée en 1971. Spécialiste de géographie de la population, Jean Pitié publia plusieurs ouvrages, manuels et traités sur ces questions sans négliger des aspects agraires, urbains, économiques de la géographie humaine et quelques pans de la géographie physique. Sans conteste, la contribution au destin de *Noroi* de Jean Pitié est la plus longue et la plus riche puisqu'il en fut successivement secrétaire adjoint de 1954 à 1963, secrétaire général de 1964 à 1976, directeur-gérant de 1977 à 1984, puis directeur-gérant honoraire – mais fort actif – jusqu'à sa disparition. Il publia abondamment dans la revue tout en étant la cheville ouvrière, pour tous les aspects de la gestion quotidienne et pour plusieurs orientations stratégiques. Très dynamique, affable et cordial, il contribuait par son activité mais aussi son humour au climat convivial et efficace des assemblées annuelles.

La montée en puissance de la revue

Née en 1954 dans un contexte où l'organisation académique et universitaire était marquée par la grande dimension des académies et la rareté des facultés, la revue *Noroi* a eu à s'adapter à la montée quantitative considérable des effectifs d'enseignants et d'enseignants-chercheurs, au foisonnement des pôles universitaires, à la démocratisation des études supérieures marquée par l'explosion numérique des étudiants. Dans son organisation de la direction de la revue la solution retenue face aux émergences de nouveaux instituts et départements de géographie consista à nommer, en général rapidement, un « secrétaire régional » puis un « directeur régional » choisis parmi les enseignants en poste dans la faculté nouvellement créée et affectés au suivi éditorial pour l'espace d'influence considéré. En quelques années on passa des trois directions d'origine (pour la Bretagne, la Normandie, le Centre-Ouest) à dix avec, évidemment, des sphères d'influence souvent devenues sous-régionales et même départementales.

Ainsi, en 1962 il y eut un directeur régional à Tours (Paul Fénelon), puis en 1964 à Nantes (Jacques Gras), en 1966 à Rouen (Henri Elhai), un secrétaire régional à Brest en 1966 (Alice Picard, future A. Saunier-Seïté), en 1968 à Limoges (Gérard Maurer), en 1971 au Mans (Jeanne Dufour) et à Angers (Jacques Jeanneau), en 1972 à Orléans (Marcel Chartier), en 1973 à Quimper (Le Cam). En général, un à deux ans après ces nominations de secrétaires régionaux, l'arrivée d'un professeur entraînait la nomination d'un directeur régional, l'habitude ayant été prise que le directeur soit du corps A et le secrétaire du corps B. Des départs vers Paris de collègues ayant rendu des services éminents à la revue conduisirent à les maintenir dans le Comité de direction et à créer en quelque sorte une direction régionale de région parisienne (en 1972 Yves Babonaux, en 1976 Paul Fénelon, en 1985 Bernard Bomer).

Ainsi, *Norois* vit sa structure directrice et rédactionnelle s'étoffer considérablement, avec, pour chaque pôle universitaire, un directeur de la revue, un, voire deux secrétaires et deux à quatre autres membres du comité de rédaction. On arrivait dans les années quatre-vingt-dix à un comité de direction d'une vingtaine de membres et un comité de rédaction composé d'une trentaine de Français et d'une dizaine d'étrangers, sans compter les membres du comité de patronage. Cette structure abondante pouvait apparaître pléthorique, mais le foisonnement de la publication par le nombre de textes et la diversité des articles, une politique devenue systématique de double lecture des textes rendaient sans doute utile ce large éventail d'examineurs (et rédacteurs) potentiels. Néanmoins, une structure respectueuse en théorie de l'égalité entre les « vieilles » universités et les pôles émergents et le maintien d'un fonctionnement décentralisé n'étaient pas sans inconvénients. L'évolution du monde universitaire et celle des carrières entraînaient dès les années soixante une mobilité accrue, et certains collègues élus directeur ou secrétaire de *Norois* dans une ville y restaient parfois peu d'années ; ces mouvements nécessitèrent de remanier chaque année l'organigramme, de solliciter de nouveaux concours. Naturellement, les énergies déployées envers la revue furent parfois inégales, les centres d'intérêt variables et la légitimation locale délicate. Si, durant les années cinquante et même 60, c'est le directeur de l'Institut de Géographie qui, *de facto*, était le directeur « régional » de la revue, la moindre longévité dans les missions administratives entraîna l'abandon de cette habitude, et la responsabilité vis-à-vis de *Norois* fut déconnectée de celles assumées dans les structures pédagogiques et de recherches. Moins impliqués et parfois moins « charismatiques » les responsables locaux de *Norois* eurent souvent à batailler pour obtenir les aides financières de leur université, de leur Institut ou laboratoire et pour susciter l'écriture de notes pour les chroniques régionales de la revue... Dans quelques cas des rivalités apparurent avec leur cortège de blessures personnelles et leurs mauvaises conséquences pour la revue.

Dans le même temps, la structure gestionnaire au siège poitevin évolua de manière mesurée. Rappelons qu'en 1954 le directeur-gérant était Jean Robert ; il était assisté de Paul Fénelon comme secrétaire général et de Jean Pitié comme secrétaire adjoint.

En 1963 le départ de Paul Fénelon à la tête de l'Institut de géographie de Tours le conduisit à laisser le secrétariat général à Jean Pitié. Le tandem Jean Robert-Jean Pitié devait rester en place jusqu'en 1977. Cette année-là Jean Robert devint directeur honoraire, et la direction-gérance fut désormais assumée par Jean Pitié et le secrétariat général par Jean Soumagne. Ce nouveau tandem fonctionna de 1977 à 1984.

En 1984 Jean Pitié devint directeur-gérant honoraire. La direction-gérance fut alors assumée par Jean Soumagne et le secrétariat général par Jacques Guillaume. L'amplification des tâches entraîna une réorganisation en 1994, J. Soumagne restant directeur-gérant, le secrétariat général fut confié à Samuel Arlaud, Jacques Guillaume devenant secrétaire de rédaction, Michel Périgord, secrétaire chargé des relations extérieures.

En 1998-1999, Samuel Arlaud devint directeur de rédaction à la suite d'une réorganisation des tâches, tandis que la mutation à Nantes de Jacques Guillaume induisit la nomination d'Olivier Dehoorne comme secrétaire général. Le départ en mutation en 1999 à Angers de Jean Soumagne provoqua, après sa démission, une modification plus complète du dispositif poitevin lors de l'assemblée générale ordinaire du Mans (5 février 2000) et de l'assemblée extraordinaire d'Angers (18 novembre 2000) ; il se composa désormais de Samuel Arlaud, directeur-gérant, d'un directeur-adjoint, président le Comité scientifique : François Carré et d'un secrétariat poitevin intégrant Patrick Gonin, Michel Périgord, Olivier Dehoorne, Nathalie Kotlok-Piot.

Des changements plus substantiels survinrent peu après avec le départ de *Norois* du siège poitevin après cinquante ans de présence. À la suite de deux assemblées générales tenues à Rennes, extraordinaire (2 juillet 2003) et ordinaire (27 octobre 2003) constatant les difficultés économiques et de gestion éditoriale de la revue, il fut décidé en 2002 de transférer la réalisation de la revue à Rennes par mise sur pied d'un partenariat par convention avec les Presses Universitaires de Rennes. Devant l'urgence de la situation (9 numéros de retard), la gestion éditoriale et scientifique de la revue fut regroupée autour d'un comité extrêmement réduit composé de cinq

personnes. La direction de la revue échet à Serge Suanez (Université de Bretagne Occidentale), la direction-adjointe à Vincent Gouëset (Rennes 2), le secrétariat de rédaction étant partagé entre Valérie Jousseau (Nantes) et Hervé Regnaud (Rennes 2), la trésorerie étant assurée par Vincent Dubreuil (Rennes 2). Les comités de direction, scientifique, et de patronage furent abandonnés. Seuls, les représentants des 11 universités du réseau Norois (RUOA) furent maintenus en tant que groupe constituant appelé à siéger lors des assemblées générales. En janvier 2008, la recomposition du comité de rédaction passant de cinq à sept membres a aussi été marquée par un changement au niveau de la direction de la revue, le mandat de directrice éditoriale a été confié à Valérie Jousseau (Nantes).

Norois dans le flot de la rédaction géographique

Lorsque *Norois* a été créée, les questions sur l'identité disciplinaire se posaient peu. La géographie française du milieu des années cinquante restait dans le droit fil des centres d'intérêt majeurs définis avec l'éclosion de l'École française de géographie à la fin du XIX^e siècle. La description explicative visait à saisir la multiplicité des « combinaisons » géographiques à des échelles diverses, à les hiérarchiser et à les comparer. Le poids de la géographie physique demeurait très fort de même que celui des études rurales, et les échelles régionales et locales restaient privilégiées dans beaucoup de travaux. Le souci des fondateurs de la revue était bien de contribuer à l'avancée de la connaissance sur l'Ouest français et sur quelques domaines étrangers ou zonaux. Ces espaces régionaux étaient encore peu couverts par la réalisation de thèses, y compris en géographie agraire, et les publications dans les autres sciences humaines ne permettaient pas de combler ces manques. L'objectif de contribuer à « paver les territoires » par la constitution d'un corpus encyclopédique restait très présent.

Aussi, les travaux publiés dans les années cinquante et soixante visaient, selon une large politique d'accueil, à enrichir les connaissances. Des articles de fond couvrent parfois de larges pans d'un thème ou d'un espace et proposent quelquefois de nouvelles méthodes. Des notes permettent d'insérer des contributions localisées ou ponctuelles à la connaissance. Quant aux chroniques, elles offrent d'emblée des perspectives diverses. Certaines, comme la Chronique Océanographique tenue par André Guilcher, constituent une recension des travaux publiés chaque année de par le monde sur les milieux maritimes et les littoraux. Regroupant par thèmes et par ensembles le résumé des avancées scientifiques dont font état les ouvrages et les revues internationales, elle permet de porter à la connaissance des lecteurs de la revue l'ensemble et le détail du progrès scientifique. Par son ampleur (20 à 50 pages), sa régularité et sa durée (de 1954 à 1995), par le haut niveau de comparatisme scientifique qu'elle recèle, cette chronique a illustré la vitalité de la revue et largement contribué à son rayonnement. Le flambeau a été repris avec succès par François Carré après la disparition du fondateur en assurant une diversification vers les horizons humains et économiques de son contenu.

La Chronique Arctique fut elle aussi créée dès 1954 et apparut d'emblée comme un élément fort de *Norois*. Rendant compte des recherches françaises et étrangères sur le domaine arctique, elle bénéficia de rédacteurs successifs : Charles-Pierre Péguy, Pierre Biays et Jean Corbel de 1954 à 1963, Alice Saunier-Picard de 1964 à 1974, Annick Moign et Jean-Claude Bodéré de 1975 à 1980 ; la périodicité se ralentit ensuite et les rédacteurs évoluèrent : aux précédents s'adjoignirent François Carré et Thierry Simon.

Les îles Britanniques firent l'objet d'une chronique des pays celtiques d'Outre-Manche tenue par Pierre Flatrès puis Claude Chaline de 1954 à 1964. Ensuite, c'est Claude Moindrot qui fut l'auteur d'une Chronique britannique jusqu'en 1999.

Les différentes régions du domaine français de la revue bénéficièrent de chroniques, soit dès la création de la revue (Bretagne, Centre-Ouest, Normandie), soit au fur et à mesure de l'insertion de nouvelles universités. Ces chroniques furent d'emblée de nature diverse, d'actualité économique et sociale, ou bien composées de notes originales, quasiment des mini-articles ; s'y ajoutèrent

durant les premières années des chroniques des Instituts de géographie des universités fondatrices qui servirent de trait d'union par les informations sur leur vie interne, sur les mémoires et thèses soutenus et les succès aux concours. Cette dimension très humaine de la revue ne se maintint pas au-delà de la fin des années soixante, sauf pour Rennes et Poitiers où les dernières chroniques de ce type furent insérées en 1978 et 1979.

La multiplication à la fin des années soixante des pôles universitaires dans la France occidentale s'accompagna de l'ouverture d'autant de Départements de géographie ; à chaque éclosion, un noyau de collègues fut intégré dans les comités de la revue, d'autant plus facilement que ces nouveaux centres étaient souvent des « filleuls » des plus anciens. Aussi, le souci des directeurs de la revue fut souvent de traduire cette densification du tissu universitaire par la naissance de nouvelles chroniques. C'est ainsi qu'émergèrent, avec une durabilité inégale, Chronique du Limousin, Chronique angevine, Chronique ligérienne, Chronique de la Basse-Loire, etc. Des essais de chronique canadienne et de chronique scandinave butèrent sur l'existence de la Chronique arctique. Une tentative eut lieu de faire naître une Chronique urbaine.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, *Norois* cherche sa voie entre les mutations structurelles de la trame académique et l'explosion de nouvelles préoccupations scientifiques. Poursuivant sur sa lancée, le comité de direction de la revue considéra que le maillage territorial devait permettre d'assurer l'encadrement de la production éditoriale selon les modes antérieurs. Si cet objectif fut en grande partie atteint, il y eut cependant quelques difficultés à intégrer la nouvelle structuration de la recherche. Le développement de laboratoires de recherche autonomes des départements pédagogiques fit apparaître une foule de publications plus ou moins régulières appartenant à la sphère de la « littérature grise » et certains pôles se dotèrent de périodiques réguliers plus étoffés tels les *Cahiers Nantais*. Ces différents « supports » offrirent des tribunes intéressantes et productives à de jeunes chercheurs mais risquaient de priver *Norois* de certains articles importants et de disperser les énergies, ce contre quoi Jean Pitié mit les collègues en garde (Pitié, n° 100, p 491). Au-delà de ces risques d'émiettement, un danger plus grand était de voir les recherches innovantes échapper à la revue et trouver, après des canaux locaux, un exutoire direct dans des revues nationales censées plus diffusées que *Norois*. C'est ainsi qu'apparurent au début des années soixante-dix des fractures. Certaines, générées par les séquelles de « Mai 68 » correspondaient à un choc de générations, à la remise en cause de professeurs certes prestigieux mais dont la tutelle était perçue comme superflue. D'autres étaient liées au poids jugé excessif de la géographie physique dans la revue. Enfin, l'émergence de nouvelles méthodes, voire d'une « nouvelle géographie », soit « quantitative », soit « radicale » entraînait des impatiences. Au milieu des années soixante-dix il était clair que les études géomorphologiques classiques tenaient encore une forte place dans *Norois* alors qu'elles refluaient au profit d'analyses environnementales plus globales dans plusieurs autres revues. De même, l'introduction de méthodes mathématiques en géographie trouva peu d'écho dans *Norois*, voire se trouva entravée par des expertises négatives de textes soumis ; il est vrai que les universités de l'Ouest ne virent pas émerger, mis à part Rouen, un quantitativisme important. En revanche, les travaux de géographie sociale, y compris d'analyse géopolitique, purent trouver rapidement une place dans la revue grâce au soutien de plusieurs membres du comité de direction et à la constitution d'une équipe interuniversitaire solide liant cinq des universités concourant à la revue.

Au début des années quatre-vingt, *Norois* apparaît ainsi comme une revue importante par la production avec toujours la double mission d'analyse régionale sur le Nord-Ouest européen et d'analyse géographique générale, à portée mondiale sur les sphères d'intérêt maritime et arctique. Ces ambitions sont reconnues internationalement ce dont témoigne le classement établi par l'équipe de Chauncy D. Harris à l'université de Chicago dans l'ouvrage *Annotated list of selected current geographical serials* (University of Chicago Press, 1980) qui place *Norois* au treizième rang mondial après des revues américaines, soviétiques, britanniques et allemandes mais nettement en tête des revues francophones ; ce classement se fondait sur le répertoire cumulé des citations dans les grands organes de référencement (*Geo Abstracts*, *Current Geographical Publications*, *Bibliogra-*

phie Géographique Internationale). À cette période la revue bénéficie toujours de la reconnaissance du CNRS, reconnaissance qui sera perdue à la fin des années 1990 et de nouveau obtenue en 2008.

Cependant, ces positions intéressantes et cette reconnaissance flatteuse sont menacées à la fois parce que le domaine Nord-Ouest européen reste dominé dans la publication par les textes sur l'Ouest français – ceux sur les îles Britanniques ou la Scandinavie restant minoritaires – et parce que les thèmes généraux sont pour l'essentiel portés par les Chroniques. C'est dans ce contexte qu'une solution pour relancer l'intérêt de *Norois* a pu émerger : développer des numéros à thème.

Les mutations rédactionnelles de la revue : vers le développement de numéros thématiques

Durant les vingt-quatre premières années, *Norois* est restée une revue généraliste selon un rythme trimestriel, comme la plupart des périodiques scientifiques, chaque livraison étant composée de contributions diversifiées, articles, notes, chroniques, comptes rendus, informations. Cette configuration de la revue correspondait à la physionomie habituelle dans les années cinquante et soixante des revues de sciences humaines et sociales, tant en France qu'à l'étranger. Cette diversité répondait en même temps aux aspirations d'un lectorat qui allait très au-delà du cercle forcément limité des chercheurs universitaires. Les nombreux enseignants des lycées et collèges, les établissements d'enseignement secondaires, les bibliothèques municipales constituaient alors le gros des abonnés. La variété rédactionnelle, les nombreux textes à caractère régional, voire local, y compris d'actualisation des connaissances factuelles en géographie humaine et économique, apparaissaient essentiels tant au « grand public éclairé » qu'aux pédagogues. Une revue était attirante si elle offrait un éventail varié de centres d'intérêt. Dans ce contexte, l'insertion de nombreuses chroniques sur des domaines généraux ou sur des territoires d'échelle moyenne était un atout précieux pour *Norois*, et la répétition si possible à intervalles réguliers de ces chroniques était constamment réclamée par les lecteurs. La notion même de revue était largement fondée sur la diversité structurelle, la périodicité des rubriques, la « fidélisation » des lecteurs par des reprises habituelles et des signataires de textes retrouvables fréquemment.

Cependant, dès la fin des années cinquante, diverses opportunités permirent de publier, en sus des numéros ordinaires de *varia*, des numéros spéciaux consacrés à un objet d'étude spécifique. C'est ainsi que parurent un numéro en 1958 sur *La forêt de Châteauroux, essai de biogéographie* (n° 19 bis, 120 p.) correspondant à la thèse secondaire de doctorat de Maurice Wolkowitsch, ou encore, en 1964, un numéro (44 bis) *d'Études potamologiques sur la Loire et ses affluents*, dirigé par Maurice Pardé (184 p.); d'autres parutions, hors numérotation, témoignaient du rôle de support joué par *Norois* et de son imprimeur pour faire paraître d'autres ouvrages académiques (thèse complémentaire de Claude Prêcheur, thèse d'État de Jean Pitié).

En 1969, à l'occasion de la retraite de Jean Robert, un colloque sur la maison rurale fut organisé à Poitiers qui attira plus de 60 participants de France et de l'étranger. Si les contributions portant sur l'habitat de France occidentale furent insérées dans un numéro de la série normale (n° 63), celles extérieures au domaine régional de la revue bénéficièrent d'un numéro supplémentaire (n° 63 bis). Cette formule de numéros thématiques fut réutilisée en 1977 avec deux volumes supplémentaires hors abonnement en hommage à Paul Fénelon. Lancés par souscription ces numéros portèrent sur la karstologie (n° 95 bis, 340 p.) et la Géographie rurale (n° 95 ter, 344 p.).

Ces publications, par leur ampleur et leur caractère circonstanciel, apparaissaient néanmoins exceptionnelles.

C'est à l'occasion des changements d'équipe de direction, avec l'accession de Jean Pitié à la direction-gérance et de Jean Soumagne au secrétariat général que, lors de l'assemblée générale de 1978, fut évoquée à l'initiative de ce dernier la formule de numéros thématiques plus réguliers. Cette

solution apparaissait dans l'air du temps : elle tendait en effet à s'introduire dans beaucoup de revues de géographie, tant nationales que régionales, qui désormais consacraient un à deux numéros par an à un thème dominant, voire exclusif. Cela fit l'objet de débats au sein des conseils de direction et de rédaction de *Norois*, le soutien d'André Meynier à une expérimentation de la formule apportant un poids décisif en faveur de cet élément de renouvellement. Il s'engagea lui-même à coordonner un gros dossier sur « L'évolution agricole récente des bocages de la France de l'Ouest ». Une réunion technique se tint à Rennes entre André Meynier, André Journaux, Jean Pitié et Jean Soumagne, réunion qui conforta le choix de la nouvelle formule. Celle-ci fut bien reçue et il fut décidé de publier chaque année un numéro thématique et éventuellement davantage si le lectorat recevait positivement l'innovation. Ce choix de « *donner dans certains numéros la prédominance à un thème particulier, choisi parmi les grandes questions d'actualité* » (Meynier, 1979, p. 301) bénéficia en effet d'un acquiescement du public et cela permit d'amplifier et de diversifier la formule.

Au cours des trente années suivantes le principe des numéros thématiques a été approfondi et élargi. Du « dossier » d'origine inséré dans un numéro comportant par ailleurs des articles, notes et chroniques hors-dossier, *Norois* passa dès 1980 à un numéro entièrement consacré à un thème, celui de l'exploitation des océans (n° 106) coordonné par André Guilcher, avec huit articles, deux chroniques ayant trait au milieu marin et aux littoraux et des comptes rendus maritimistes. Cette option d'une réservation entière d'un numéro fut reprise de nombreuses fois avec construction du numéro autour d'un coordinateur rassemblant une équipe de rédacteurs.

D'autres solutions apparurent rapidement comme celle consistant à favoriser l'expression d'une équipe de chercheurs insérés dans un même laboratoire. Ainsi, Anne-Marie Seronde-Babonaux dirigea en 1981 la publication d'un gros numéro consacré aux « Changements sociaux et culturels dans l'Ouest », la plupart des auteurs étant membres de l'équipe CNRS de géographie sociale. La publication d'actes de colloque, non envisagée au départ, fut retenue dès 1986 avec la publication d'un numéro triple (133-135) issu d'une grande réunion scientifique qui s'était tenue à Nantes : « Espaces côtiers et sociétés littorales », ou encore, en 1988 (n° 140), les actes du colloque de Poitiers « Populations et sociétés rurales dans l'Ouest et le Centre-Ouest français ». Cette dernière publication était en hommage à Jean Pitié, à l'occasion de son départ à la retraite. De même, un numéro avait été dédié à André Vigarié en 1986 « L'aménagement dans la France de l'Ouest » pour des raisons similaires. Et en 1995 il en alla de même en l'honneur d'André Guilcher avec « Océans, mers et littoraux » (n° 165). Enfin, les responsables de la revue prirent l'habitude de saisir des opportunités de propositions spontanées d'articles et de les rassembler en un dossier thématique de fait. Néanmoins, la réalisation de numéros spécifiquement dédiés et coordonnés ne s'est pas perdue ce dont témoignent par exemple en 1992 « Télédétection et géographie » (n° 155), en 1993 « Arc atlantique » (n° 157) et « Îles britanniques » (n° 160), ou en 1998 « Ville et tourisme » (n° 178), en 2000 « Patrimoine et environnement, les territoires du conflit » (n° 185).

À partir de 1993 ce sont en moyenne deux numéros thématiques qui sont publiés chaque année. Cette formule ne manqua pas de poser quelques problèmes, l'afflux de textes spontanés se poursuivant à un rythme très soutenu ; les numéros à thème étant souvent de bonne taille, les deux numéros de *varia* ne permettant, avec une pagination plus modeste, que d'accueillir un nombre limité d'articles et de notes, le « stock » de la revue s'amplifia, augmentant en conséquence les délais de publication. La revue s'est ainsi trouvée, comme d'autres, victimes de son succès. Elle a dû également chercher à maintenir les chroniques dans leur régularité et leur périodicité en les plaçant à la suite des éléments thématiques.

Norois a dû faire face à de nouveaux défis : un afflux de propositions de numéros à thème – au volume inégalement maîtrisé -, une arrivée massive de textes divers favorisés par l'émergence d'équipes de recherche solides présentes dans son domaine interuniversitaire (renforcées notamment par la création des deux Unités Mixtes de Recherche du CNRS dans le Grand Ouest en 1997 : ESO et LETG), l'augmentation considérable du nombre d'enseignants-chercheurs et le rajeunissement de ce corps universitaire. Cette situation s'est inscrite dans un contexte d'affaiblissement du lectorat traditionnel des enseignants du second degré.

L'explosion de l'offre rédactionnelle et le tassement de la clientèle d'abonnés individuels créant un « effet de ciseau » il a fallu trouver des solutions scientifiques et gestionnaires multiples. Sur le plan scientifique, le circuit classique de relecture des articles soumis correspondait à une prise en charge par le directeur régional et le secrétaire régional de la ville universitaire correspondante ; cependant, à partir des années soixante-dix, les envois directs de textes au siège poitevin se multiplièrent et l'habitude fut prise de les distribuer pour lecture aux membres du comité de rédaction présents lors de l'assemblée annuelle. Peu à peu, des expéditions directes furent également pratiquées à des membres spécialistes des comités de direction et de rédaction. À l'initiative du directeur-gérant le principe de la double lecture fut appliqué à partir du milieu des années quatre-vingt ; celle-ci, comprenant la contribution d'un membre du comité de direction et d'un du comité de rédaction, permit de renforcer la garantie scientifique de la publication, entre autres aux yeux du CNRS dont le soutien apparaissait important.

À partir de 2001 la nouvelle direction institua la lecture « à l'aveugle » et la constitution d'un lectorat très large adapté à la spécialisation des sujets abordés et recruté au-delà du cercle des universités de l'Ouest et du Centre-Ouest. Certes, dans les phases précédentes, une partie du comité de rédaction de la revue se composait d'universitaires extérieurs aux domaines régionaux de la revue, tant en France qu'à l'étranger, mais de fait la grande majorité des articles et notes faisaient l'objet d'une expertise locale, et les membres étrangers des comités étaient rarement consultés. À partir de 2004, une procédure reposant sur une double évaluation anonyme des articles a été systématisée. Ce travail d'expertise particulièrement ardu, mobilisant certaines années plus de 80 relecteurs français et étrangers, a permis de renforcer la solidité scientifique des articles.

Au-delà des questions de prééminence institutionnelle, la structure décentralisée et polycentrique de *Norôis* induisait un mode de fonctionnement particulier. Le principe des « directions régionales » induisait un filtrage déconcentré qui présentait des avantages de proximité mais pouvait induire quelques inconvénients. Les exigences nationales et internationales renforcées en matière d'indépendance et d'objectivation de l'expertise ont conduit à modifier la circulation des textes et à un cadrage normatif amplifié. Dans le même temps, les chroniques ont disparu compte tenu de la nouvelle structuration de la revue et d'une certaine lassitude ou désaffection de leurs rédacteurs, les comptes rendus insérés sont devenus moins fréquents et la plupart des numéros sont soit entièrement thématiques, comme par exemple celui consacré en 2004 (n° 192) à « La Loire. Société, risques, environnement » ou constitués d'un dossier thématique dominant et de quelques articles extérieurs par exemple le numéro 207 en 2007 avec un dossier « Vivre les espaces périurbains » de six articles et deux articles hors-dossier.

Changements techniques et mutations thématiques

Longtemps, *Norôis* a présenté une physionomie classique de « revue académique ». Avec son format *in-octavo*, sa couverture monochrome verte puis violette, enfin bleu marine elle conservait une allure quelque peu austère qui caractérisait tout organe scientifique. Son impression classique selon une police de caractères claire bénéficiait du savoir-faire d'imprimeurs expérimentés qui acceptaient maintes exigences et retouches de dernière heure. Les rapports constants entre directeur-gérant, secrétaire général et imprimeur permirent le maintien d'une belle qualité de présentation et d'une édition avec un nombre limité de « coquilles ». Les agencements des documents graphiques s'opéraient au mieux, beaucoup de croquis étant redessinés au laboratoire de cartographie de Poitiers.

Les innovations furent introduites peu à peu : de meilleurs papiers, jusqu'à aboutir au couché brillant des années quatre-vingt-dix, le passage de la typographie classique à la photocomposition et à l'offset puis à la fourniture de fichiers numériques en traitement de texte dans les années quatre-vingt-dix, la réalisation de quelques couvertures ou pages internes en couleurs à partir de 1982. Cependant, même si ces améliorations apparurent bienvenues à beaucoup de lecteurs, l'augmentation des coûts ne manqua pas de poser des problèmes.

Le nombre de pages éditées chaque année demeura à un niveau élevé faisant de *Norois* la seconde revue géographique française par le volume publié (pagination et nombre de signes) au long de la période. Oscillant entre 480 et 550 pages durant sa première décennie d'existence, *Norois* monta à une « fourchette » de 570 à 800 entre 1965 et 1974. Un haut niveau de 600 à 700 se remarque durant la troisième décennie, tandis que les variations sont plus sensibles entre 1985 et 1994 : entre 470 et 750, des années « creuses » succédant à des années « trop pleines » par suite de la publication de numéros thématiques très copieux. Après 1995 se retrouvent des niveaux élevés de 700 à 830 pages grâce à des apports financiers exceptionnels (subventions spécifiques, cofinancement avec d'autres revues, aides de laboratoires). Paradoxalement, dans une période où le CNRS ne verse plus de subvention à *Norois* mais lui attribue un simple label, la revue publie davantage grâce à la quête, complexe mais productive, de nouvelles ressources.

Après 2000, une nouvelle et élégante maquette est adoptée avec choix de nouveaux types de caractères, plus fins, permettant de publier autant de textes dans une pagination globale plus modérée. Ces solutions ont été conservées depuis l'insertion de la revue dans le pool des Presses Universitaires de Rennes et elle a bénéficié de la généralisation de la couverture en quadrichromie. Bénéficiant des capacités de commercialisation des PUR, la revue a gagné des possibilités de diffusion en dehors des circuits classiques des abonnements institutionnels.

Tandis que le professionnalisme gagnait du terrain dans le domaine du marketing, la structure associative qui avait présidé dès l'origine aux destinées de la revue conservait sa validité. *Norois* demeure la propriété intellectuelle et morale de l'association éponyme qui rassemble les structures de géographie des universités participantes (Rennes, UBO, Bretagne-Sud, Nantes, Angers, Le Mans, Tours, Caen, Limoges, Poitiers et La Rochelle). Le vaste domaine de la revue est peu différent depuis 1954 : si Rouen et Orléans se sont retirés de l'association, ce sont onze universités couvrant vingt et un départements qui se trouvent toujours rassemblées autour de ce support scientifique fédérateur.

Naturellement, on peut être conduit à s'interroger sur le rôle de *Norois* par rapport à l'évolution de la discipline. Sans doute trouve-t-on au fil des ans de nombreux articles locaux, fort utiles mais souvent ponctuels, et les études générales sont-elles minoritaires. Mais on relève sans peine que *Norois* a accompagné beaucoup des mutations des thèmes, des objets, des méthodes de la géographie française contemporaine.

Dès les premières années, si les sujets géomorphologiques et ruraux sont majoritaires, on note des modes d'appréhension scientifiques solides, par exemple dans l'exploitation des cadastres agraires, un souci de géographie appliquée, de s'approcher des mutations en cours en matière de décentralisation industrielle ou d'aménagement du territoire. La géographie du tourisme tient dès la première décennie de la revue une place non négligeable. Les analyses des zones d'influence et d'attraction font l'objet de publications dès le début des années soixante.

Durant la deuxième décennie de sa vie *Norois* publie toujours en abondance sur le monde rural, en particulier armoricain, mais ces études sont largement orientées vers l'analyse des mutations en cours. La part de la géographie urbaine augmente, des travaux sur des thématiques nouvelles, telle la géographie du commerce, apparaissent, des méthodes innovantes d'étude statistique sont présentées, par exemple sur la géographie du tourisme et des loisirs. La géographie sociale fait son apparition dans la revue.

Après 1974-1975 les questions de ressources en eau qualitatives et quantitatives sont l'objet de travaux publiés, et plus généralement les aspects « risques naturels » prennent une certaine place. Il en va de même des relations homme-environnement à l'occasion par exemple des chantiers de travaux publics. Les nouvelles méthodes d'investigation occasionnées par l'utilisation des moyens satellitaires sont abordées à plusieurs reprises. Les changements urbains, sociaux, économiques sont vus sous des angles renouvelés et un grand nombre de jeunes géographes voient leurs travaux diffusés. Cependant, tant dans la période 1975-1984 qu'après, les notes de pure actualité sont légion, obéissant à la mission traditionnelle que s'était forgée *Norois* d'informer les lecteurs sur les transformations en cours dans les territoires. Sans doute leur poids est-il excessif à un moment

où la clientèle des enseignants du second degré déserte malheureusement les revues et que de nouveaux canaux d'information se font jour pour l'actualisation des enseignements, *via* internet notamment.

Après 1985, la multiplication des numéros thématiques montre bien la sensibilité, par les axes choisis, à des sujets en prise sur le monde contemporain et en rapport avec les options majeures des équipes de recherche présentes dans la France de l'Ouest. La faible représentation du quantitatif se traduit dans la rareté des articles publiés recourant à ses méthodes. On note au contraire la prégnance croissante de la géographie sociale durant les années quatre-vingt-dix et 2000.

Du côté des domaines territoriaux, la représentation dans la revue des différentes régions françaises de l'Ouest apparaît inégale et en partie proportionnelle à l'importance des équipes de géographes présentes. Des changements caractérisent aussi, au fil de la vie de la revue, les pages consacrées aux îles Britanniques ou à la Scandinavie. Largement dépendantes du petit nombre de géographes spécialistes des pays correspondants, les travaux publiés sur ces pays varient en nombre, épaisseur et qualité.

Au total, les champs océaniques, maritimes et arctiques restent bien traités, mais c'est plutôt l'Amérique du nord non arctique qui apparaît en retrait en regard des ambitions affichées vis-à-vis des « pays de l'Atlantique Nord » figurant dans le titre. Le trop petit nombre de géographes français travaillant sur les États-Unis, la faiblesse des liens noués entre des universités de l'Ouest français et des pôles américains n'ont pas permis d'aller au-delà de quelques articles et d'un numéro thématique.

Finalement, c'est surtout sur certains aspects généraux de la géographie que *Norois* a montré des limites. Peu est dit dans la revue sur l'histoire de la géographie, sur l'épistémologie de la discipline. Les textes théoriques sont rares, de même que ceux de pure méthodologie. Sans doute peut-on y voir l'impact des personnalités fondatrices de la revue, toutes issues de l'École française de géographie, entre autres de son versant « ruraliste », mais il faut aussi y discerner le reflet du fonctionnement des Instituts de géographie et de la structuration de la recherche durant les années cinquante, soixante, soixante-dix, voire quatre-vingt. Les travaux individuels y demeurent majoritaires, les chantiers collectifs restent rares et l'attention est surtout attirée vers les analyses empiriques et pragmatiques, inductives et déductives. La revue accueille assez largement des articles d'enseignants du second degré, voire des résumés de mémoires d'étudiants. C'est à la faveur des efforts de mise en place de laboratoires « à programme », ce qui survient surtout après 1980, que des évolutions offrent l'opportunité de modifier l'approche éditoriale de *Norois*. Une géographie savante plus en phase avec les démarches des sciences exactes se met en place qui va trouver des possibilités d'expression entre autres dans *Norois*. En ceci également, la revue s'est voulue porte-parole des courants novateurs de la discipline, sans remettre en cause les acquis ou les habitudes antérieures. Sans doute cette mutation a-t-elle conduit à délaisser certains lecteurs et rédacteurs qui constituaient le fonds traditionnel de la revue à travers des transmissions de savoirs de manière perméable entre « supérieur », « secondaire », voire « primaire ». Reflétant une évolution nationale, *Norois* s'est faite plus « scientifique » mais avec moins de perméabilité dans les sphères généralistes de l'enseignement.

Bibliographie

- BOUHIER (A.) et PITIÉ (J.), 1978. – « Jean Robert (1896-1978) », *Norois*, t. XXV, juillet-septembre, p. 313-318.
- BOUHIER (A.) et SOUMAGNE (J.), 1994. – « Paul Fénelon (1903-1993) », *Norois*, t. 41, avril-juin, p. 201-204.
- FÉNELON (P.), 1987. – « Norois, origine et évolution d'une revue de géographie ». p. 9-21 in *Le Centre-Ouest. Études Géographiques*. (Actes du 111^e Congrès national des Sociétés savantes, Poitiers, 1986), Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Paris, 233 p.
- GUILCHER (A.), 1983. – « André Meynier (1901-1983) et bibliographie de ses principales publications », *Norois*, t. XXX, avril-juin, p. 173-182.
- JOURNAUX (A.), 1977. – « René Musset (1891-1977) », *Norois*, t. XXIV, janvier-mars, p. 5-10.
- MEYNIER (A.), 1979. – « L'exploitation agricole des bocages de la France de l'Ouest : une expérience de numéros thématiques », *Norois*, t. 26, n° 103, p. 301-302.
- PITIÉ (J.), 1978. – « Le centième numéro de Norois », *Norois*, t. XXV, p. 489-493.
- SOUMAGNE (J.), 1993. – « Jean Pitié 1922-1993 », *Norois*, t. 40, juillet-septembre, p. 345-349.